

LE CONSENTEMENT.

Comme nous l'avons vu dans sa lettre à son petit-fils, Mme Villareceau se tenait vis à vis de sa fille et de son gendre dans une attitude réservée, en attendant le moment qui lui paraissait favorable pour plaider la cause des deux amoureux.

— Elle ne se dissimulait pas que la tâche était difficile, d'autant plus difficile que M. et Mme Deltel ne voyaient pas un jeune homme d'un mérite égal à celui de leur fils, et que Lucien avait le droit de prétendre à un très beau mariage.

Sorti deuxième de l'École polytechnique, doué de tous les avantages physiques, héritier d'une grande fortune, Lucien, selon eux, devait choisir parmi les jeunes filles les plus belles et les plus riches de Paris.

Souvent, entre eux, ils causaient du mariage de leur fils et passaient en revue les jeunes filles de l'aristocratie de naissance et de fortune parmi lesquelles pourrait se trouver la femme de Lucien.

Mme Villareceau n'ignorait pas ces rêves de M. et de Mme Deltel, et plus d'une fois elle avait sans des allusions qui auraient provoqué les protestations du jeune ingénieur, s'il en eût eu connaissance.

Elle avait reçu la lettre que Lucien avait écrite avant de partir pour les Pyrénées. Le jeune homme lui parlait de la jolie dentellière, avec son enthousiasme habituel, lui annonçant le retour prochain à Paris de la mission Frémont et la suppliait de ne plus attendre pour instruire son père et sa mère de son amour pour Emilienne.

— Il a raison, se dit Mme Villareceau, d'autant plus que mon gendre et ma fille pourraient bien prendre des engagements plus ou moins formels, ce qui rendrait non intervention plus difficile encore.

Elle résolut d'engager la bataille. M. et Mme Deltel allaient lui en fournir l'occasion. Comme elle réfléchissait à la façon dont elle entamerait sa négociation, le roulement d'une voiture dans la cour lui annonça le retour des deux époux.

Quelques instants après, ils entraient tous deux dans le petit salon de Mme Villareceau.

— Ma mère, dit Valentine, nous venons de faire une visite à M. le baron de Vernes.

— Le riche banquier, un des administrateurs du Chemin de fer d'Orléans.

— Vous savez, ma mère, que le baron de Vernes a toujours été pour nous d'une grande amabilité et qu'il n'a tenu qu'à nous d'assister aux fêtes magnifiques qu'il donne dans son château de Vaucourt, en Seine-et-Marne.

— Oui, mais vous n'avez pas accepté ses invitations, d'abord en raison des occupations de M. Deltel et ensuite parce que vous ne vous trouvez pas assez riches pour rendre ses politesses à l'opulent baron.

— Je crois que nous avons eu tort.

— Ah !... Et pourquoi ?

— Au premier, le baron nous a fait comprendre qu'il serait tout disposé à une alliance entre les deux familles.

Mme Villareceau ne put s'empêcher de tressaillir et elle arrêta sur le docteur Deltel son regard interrogateur.

— Oui, dit le docteur, sans avoir à craindre d'être repoussé, Lucien pourrait aspirer à la main de Mlle de Vernes.

— Vous savez, ma mère, reprit Valentine, que Mlle Bertine de Vernes est très jolie.

— Dans le monde, en effet, on parle beaucoup de sa beauté.

— Elle a été parfaitement élevée.

— Oui, et j'ai pu m'en assurer un jour que j'ai eu l'occasion de causer avec elle.

— Elle apportera à son mari une dot de deux millions.

Mme Villareceau ébaucha un sourire.

— La perspective est fort séduisante, fit-elle.

— Alors, ma mère, vous pensez comme nous que Mlle de Vernes serait pour Lucien un parti superbe ?

Mme Villareceau eut un nouveau sourire.

Mme Deltel, qui avait les yeux sur sa mère, devint ce que ses paroles et celles de son mari étaient accueillies plus que froidement.

— M. le baron de Vernes vous a-t-il dit positivement qu'il verrait cette union avec plaisir ? demanda Mme Villareceau, toujours très calme.

— Vous devez bien penser, ma mère, qu'un homme comme M. de Vernes ne pousse pas son dire : — Je vous offre ma fille pour votre fils, la voulez-vous ? — Mais il nous a suffisamment donné à entendre que notre demande trouverait auprès de lui bon accueil.

— C'étaient des avances... Et vous, ma fille, que lui avez-vous donné à entendre ?

— Que nous ne pourrions être que très flattés de cette alliance.

— Et quelles seraient les dispositions de Mlle de Vernes ?

— Nous sommes convain-

cus, mon mari et moi, que Mlle Bertine ne répondrait pas par un refus.

— Ah !

— Vous l'avez entendue s'exprimer sur le compte de Lucien dans des termes qui ne nous laissent aucun doute.

— Mais pensez-vous à Lucien ?

— Sans doute, ma mère.

— Alors, vous croyez... ?

— Comme il ne pouvait trouver nulle part un mariage plus à sa convenance, nous ne mettons pas en question son assentiment.

— Eh bien ! ma fille, vous avez vite dans vos projets sans avoir consulté Lucien.

— Supposiez-vous, ma mère, qu'il refuserait ?

— Je n'ai pas à le supposer, j'en suis sûre.

— Vous nous étouffez fort, ma mère, dit M. Deltel, pour que vous parliez avec une telle assurance, il faut que Lucien vous ait fait quelque confidence.

— Mon Dieu, oui, mon ami, Lucien m'a confié son secret.

— Il aime, sans que nous le sachions ! s'exclama Mme Deltel.

— Oui, ma fille, sans que vous le sachiez ! sans que vous l'avez deviné.

— Mais quelle est donc celle... ?

— Attendez, Valentine, interrompit vivement Mme Villareceau ; je me préparais justement à vous parler des confidences que m'a faites Lucien, quand vous êtes entrés.

Les deux époux avaient une figure anxieuse. Ils désiraient ardemment le bonheur de leur fils, et quand ils croyaient l'avoir assuré, voilà que, brusquement, Mme Villareceau souffrait sur leurs rêves et leur déclarait qu'ils avaient fait fausse route.

— Expliquez-vous, ma mère, dit Mme Deltel ; Lucien aime-t-il réellement ? Mais non, ce ne peut être qu'un caprice.

— Lucien aime réellement, Valentine ; c'est un grand et puissant amour qui s'est emparé de son cœur.

— Ma mère, dites-nous donc le nom de la jeune fille.

— Je l'apprendrai pas à vous la nommer, si toi et ton mari avez été plus clairvoyants ; vous auriez remarqué, comme moi, l'effet que produisait sur Lucien Emilienne Lormont.

— Emilienne ! s'écrièrent en même temps le docteur et Valentine.

— Etes-vous donc si étonnés ? demanda Mme Villareceau ; pourtant, vous devez comprendre, il me semble, que cette jeune fille ait inspiré à Lucien un violent amour.

— Elle est sans nom, sans famille, murmura Mme Deltel.

— Comme elle réfléchissait à la façon dont elle entamerait sa négociation, le roulement d'une voiture dans la cour lui annonça le retour des deux époux.

Quelques instants après, ils entraient tous deux dans le petit salon de Mme Villareceau.

— Ma mère, dit Valentine, nous venons de faire une visite à M. le baron de Vernes.

— Le riche banquier, un des administrateurs du Chemin de fer d'Orléans.

— Vous savez, ma mère, que le baron de Vernes a toujours été pour nous d'une grande amabilité et qu'il n'a tenu qu'à nous d'assister aux fêtes magnifiques qu'il donne dans son château de Vaucourt, en Seine-et-Marne.

— Oui, mais vous n'avez pas accepté ses invitations, d'abord en raison des occupations de M. Deltel et ensuite parce que vous ne vous trouvez pas assez riches pour rendre ses politesses à l'opulent baron.

— Je crois que nous avons eu tort.

— Ah !... Et pourquoi ?

— Au premier, le baron nous a fait comprendre qu'il serait tout disposé à une alliance entre les deux familles.

Mme Villareceau ne put s'empêcher de tressaillir et elle arrêta sur le docteur Deltel son regard interrogateur.

— Oui, dit le docteur, sans avoir à craindre d'être repoussé, Lucien pourrait aspirer à la main de Mlle de Vernes.

— Vous savez, ma mère, reprit Valentine, que Mlle Bertine de Vernes est très jolie.

— Dans le monde, en effet, on parle beaucoup de sa beauté.

— Elle a été parfaitement élevée.

— Oui, et j'ai pu m'en assurer un jour que j'ai eu l'occasion de causer avec elle.

— Elle apportera à son mari une dot de deux millions.

Mme Villareceau ébaucha un sourire.

— La perspective est fort séduisante, fit-elle.

— Alors, ma mère, vous pensez comme nous que Mlle de Vernes serait pour Lucien un parti superbe ?

Mme Villareceau eut un nouveau sourire.

Mme Deltel, qui avait les yeux sur sa mère, devint ce que ses paroles et celles de son mari étaient accueillies plus que froidement.

— M. le baron de Vernes vous a-t-il dit positivement qu'il verrait cette union avec plaisir ? demanda Mme Villareceau, toujours très calme.

— Vous devez bien penser, ma mère, qu'un homme comme M. de Vernes ne pousse pas son dire : — Je vous offre ma fille pour votre fils, la voulez-vous ? — Mais il nous a suffisamment donné à entendre que notre demande trouverait auprès de lui bon accueil.

— C'étaient des avances... Et vous, ma fille, que lui avez-vous donné à entendre ?

— Que nous ne pourrions être que très flattés de cette alliance.

— Et quelles seraient les dispositions de Mlle de Vernes ?

— Nous sommes convain-

cus, mon mari et moi, que Mlle Bertine ne répondrait pas par un refus.

— Ah !

— Vous l'avez entendue s'exprimer sur le compte de Lucien dans des termes qui ne nous laissent aucun doute.

— Mais pensez-vous à Lucien ?

— Sans doute, ma mère.

— Alors, vous croyez... ?

— Comme il ne pouvait trouver nulle part un mariage plus à sa convenance, nous ne mettons pas en question son assentiment.

— Eh bien ! ma fille, vous avez vite dans vos projets sans avoir consulté Lucien.

— Supposiez-vous, ma mère, qu'il refuserait ?

— Je n'ai pas à le supposer, j'en suis sûre.

— Vous nous étouffez fort, ma mère, dit M. Deltel, pour que vous parliez avec une telle assurance, il faut que Lucien vous ait fait quelque confidence.

— Mon Dieu, oui, mon ami, Lucien m'a confié son secret.

— Il aime, sans que nous le sachions ! s'exclama Mme Deltel.

— Oui, ma fille, sans que vous le sachiez ! sans que vous l'avez deviné.

— Mais quelle est donc celle... ?

— Attendez, Valentine, interrompit vivement Mme Villareceau ; je me préparais justement à vous parler des confidences que m'a faites Lucien, quand vous êtes entrés.

Les deux époux avaient une figure anxieuse. Ils désiraient ardemment le bonheur de leur fils, et quand ils croyaient l'avoir assuré, voilà que, brusquement, Mme Villareceau souffrait sur leurs rêves et leur déclarait qu'ils avaient fait fausse route.

— Expliquez-vous, ma mère, dit Mme Deltel ; Lucien aime-t-il réellement ? Mais non, ce ne peut être qu'un caprice.

— Lucien aime réellement, Valentine ; c'est un grand et puissant amour qui s'est emparé de son cœur.

— Ma mère, dites-nous donc le nom de la jeune fille.

— Je l'apprendrai pas à vous la nommer, si toi et ton mari avez été plus clairvoyants ; vous auriez remarqué, comme moi, l'effet que produisait sur Lucien Emilienne Lormont.

— Emilienne ! s'écrièrent en même temps le docteur et Valentine.

— Etes-vous donc si étonnés ? demanda Mme Villareceau ; pourtant, vous devez comprendre, il me semble, que cette jeune fille ait inspiré à Lucien un violent amour.

— Elle est sans nom, sans famille, murmura Mme Deltel.

— Comme elle réfléchissait à la façon dont elle entamerait sa négociation, le roulement d'une voiture dans la cour lui annonça le retour des deux époux.

Quelques instants après, ils entraient tous deux dans le petit salon de Mme Villareceau.

— Ma mère, dit Valentine, nous venons de faire une visite à M. le baron de Vernes.

— Le riche banquier, un des administrateurs du Chemin de fer d'Orléans.

— Vous savez, ma mère, que le baron de Vernes a toujours été pour nous d'une grande amabilité et qu'il n'a tenu qu'à nous d'assister aux fêtes magnifiques qu'il donne dans son château de Vaucourt, en Seine-et-Marne.

— Oui, mais vous n'avez pas accepté ses invitations, d'abord en raison des occupations de M. Deltel et ensuite parce que vous ne vous trouvez pas assez riches pour rendre ses politesses à l'opulent baron.

— Je crois que nous avons eu tort.

— Ah !... Et pourquoi ?

— Au premier, le baron nous a fait comprendre qu'il serait tout disposé à une alliance entre les deux familles.

Mme Villareceau ne put s'empêcher de tressaillir et elle arrêta sur le docteur Deltel son regard interrogateur.

— Oui, dit le docteur, sans avoir à craindre d'être repoussé, Lucien pourrait aspirer à la main de Mlle de Vernes.

— Vous savez, ma mère, reprit Valentine, que Mlle Bertine de Vernes est très jolie.

— Dans le monde, en effet, on parle beaucoup de sa beauté.

— Elle a été parfaitement élevée.

— Oui, et j'ai pu m'en assurer un jour que j'ai eu l'occasion de causer avec elle.

— Elle apportera à son mari une dot de deux millions.

Mme Villareceau ébaucha un sourire.

— La perspective est fort séduisante, fit-elle.

— Alors, ma mère, vous pensez comme nous que Mlle de Vernes serait pour Lucien un parti superbe ?

Mme Villareceau eut un nouveau sourire.

Mme Deltel, qui avait les yeux sur sa mère, devint ce que ses paroles et celles de son mari étaient accueillies plus que froidement.

— M. le baron de Vernes vous a-t-il dit positivement qu'il verrait cette union avec plaisir ? demanda Mme Villareceau, toujours très calme.

— Vous devez bien penser, ma mère, qu'un homme comme M. de Vernes ne pousse pas son dire : — Je vous offre ma fille pour votre fils, la voulez-vous ? — Mais il nous a suffisamment donné à entendre que notre demande trouverait auprès de lui bon accueil.

— C'étaient des avances... Et vous, ma fille, que lui avez-vous donné à entendre ?

— Que nous ne pourrions être que très flattés de cette alliance.

— Et quelles seraient les dispositions de Mlle de Vernes ?

— Nous sommes convain-

cus, mon mari et moi, que Mlle Bertine ne répondrait pas par un refus.

— Ah !

— Vous l'avez entendue s'exprimer sur le compte de Lucien dans des termes qui ne nous laissent aucun doute.

— Mais pensez-vous à Lucien ?

— Sans doute, ma mère.

— Alors, vous croyez... ?

— Comme il ne pouvait trouver nulle part un mariage plus à sa convenance, nous ne mettons pas en question son assentiment.

— Eh bien ! ma fille, vous avez vite dans vos projets sans avoir consulté Lucien.

— Supposiez-vous, ma mère, qu'il refuserait ?

— Je n'ai pas à le supposer, j'en suis sûre.

— Vous nous étouffez fort, ma mère, dit M. Deltel, pour que vous parliez avec une telle assurance, il faut que Lucien vous ait fait quelque confidence.

— Mon Dieu, oui, mon ami, Lucien m'a confié son secret.

— Il aime, sans que nous le sachions ! s'exclama Mme Deltel.

— Oui, ma fille, sans que vous le sachiez ! sans que vous l'avez deviné.

— Mais quelle est donc celle... ?

— Attendez, Valentine, interrompit vivement Mme Villareceau ; je me préparais justement à vous parler des confidences que m'a faites Lucien, quand vous êtes entrés.

Les deux époux avaient une figure anxieuse. Ils désiraient ardemment le bonheur de leur fils, et quand ils croyaient l'avoir assuré, voilà que, brusquement, Mme Villareceau souffrait sur leurs rêves et leur déclarait qu'ils avaient fait fausse route.

— Expliquez-vous, ma mère, dit Mme Deltel ; Lucien aime-t-il réellement ? Mais non, ce ne peut être qu'un caprice.

— Lucien aime réellement, Valentine ; c'est un grand et puissant amour qui s'est emparé de son cœur.

— Ma mère, dites-nous donc le nom de la jeune fille.

— Je l'apprendrai pas à vous la nommer, si toi et ton mari avez été plus clairvoyants ; vous auriez remarqué, comme moi, l'effet que produisait sur Lucien Emilienne Lormont.

— Emilienne ! s'écrièrent en même temps le docteur et Valentine.

— Etes-vous donc si étonnés ? demanda Mme Villareceau ; pourtant, vous devez comprendre, il me semble, que cette jeune fille ait inspiré à Lucien un violent amour.

— Elle est sans nom, sans famille, murmura Mme Deltel.

— Comme elle réfléchissait à la façon dont elle entamerait sa négociation, le roulement d'une voiture dans la cour lui annonça le retour des deux époux.

Quelques instants après, ils entraient tous deux dans le petit salon de Mme Villareceau.

— Ma mère, dit Valentine, nous venons de faire une visite à M. le baron de Vernes.

— Le riche banquier, un des administrateurs du Chemin de fer d'Orléans.

— Vous savez, ma mère, que le baron de Vernes a toujours été pour nous d'une grande amabilité et qu'il n'a tenu qu'à nous d'assister aux fêtes magnifiques qu'il donne dans son château de Vaucourt, en Seine-et-Marne.

— Oui, mais vous n'avez pas accepté ses invitations, d'abord en raison des occupations de M. Deltel et ensuite parce que vous ne vous trouvez pas assez riches pour rendre ses politesses à l'opulent baron.

— Je crois que nous avons eu tort.

— Ah !... Et pourquoi ?

— Au premier, le baron nous a fait comprendre qu'il serait tout disposé à une alliance entre les deux familles.

Mme Villareceau ne put s'empêcher de tressaillir et elle arrêta sur le docteur Deltel son regard interrogateur.

— Oui, dit le docteur, sans avoir à craindre d'être repoussé, Lucien pourrait aspirer à la main de Mlle de Vernes.

— Vous savez, ma mère, reprit Valentine, que Mlle Bertine de Vernes est très jolie.

— Dans le monde, en effet, on parle beaucoup de sa beauté.

— Elle a été parfaitement élevée.

— Oui, et j'ai pu m'en assurer un jour que j'ai eu l'occasion de causer avec elle.

— Elle apportera à son mari une dot de deux millions.

Mme Villareceau ébaucha un sourire.

— La perspective est fort séduisante, fit-elle.

— Alors, ma mère, vous pensez comme nous que Mlle de Vernes serait pour Lucien un parti superbe ?

Mme Villareceau eut un nouveau sourire.

Mme Deltel, qui avait les yeux sur sa mère, devint ce que ses paroles et celles de son mari étaient accueillies plus que froidement.

— M. le baron de Vernes vous a-t-il dit positivement qu'il verrait cette union avec plaisir ? demanda Mme Villareceau, toujours très calme.

— Vous devez bien penser, ma mère, qu'un homme comme M. de Vernes ne pousse pas son dire : — Je vous offre ma fille pour votre fils, la voulez-vous ? — Mais il nous a suffisamment donné à entendre que notre demande trouverait auprès de lui bon accueil.

— C'étaient des avances... Et vous, ma fille, que lui avez-vous donné à entendre ?

— Que nous ne pourrions être que très flattés de cette alliance.

— Et quelles seraient les dispositions de Mlle de Vernes ?

— Nous sommes convain-

cus, mon mari et moi, que Mlle Bertine ne répondrait pas par un refus.

— Ah !

— Vous l'avez entendue s'exprimer sur le compte de Lucien dans des termes qui ne nous laissent aucun doute.

— Mais pensez-vous à Lucien ?

— Sans doute, ma mère.

— Alors, vous croyez... ?

— Comme il ne pouvait trouver nulle part un mariage plus à sa convenance, nous ne mettons pas en question son assentiment.

— Eh bien ! ma fille, vous avez vite dans vos projets sans avoir consulté Lucien.

— Supposiez-vous, ma mère, qu'il refuserait ?

— Je n'ai pas à le supposer, j'en suis sûre.

— Vous nous étouffez fort, ma mère, dit M. Deltel, pour que vous parliez avec une telle assurance, il faut que Lucien vous ait fait quelque confidence.

— Mon Dieu, oui, mon ami, Lucien m'a confié son secret.

— Il aime, sans que nous le sachions ! s'exclama Mme Deltel.

— Oui, ma fille, sans que vous le sachiez ! sans que vous l'avez deviné.

— Mais quelle est donc celle... ?

— Attendez, Valentine, interrompit vivement Mme Villareceau ; je me préparais justement à vous parler des confidences que m'a faites Lucien, quand vous êtes entrés.

Les deux époux avaient une figure anxieuse. Ils désiraient ardemment le bonheur de leur fils, et quand ils croyaient l'avoir assuré, voilà que, brusquement, Mme Villareceau souffrait sur leurs rêves et leur déclarait qu'ils avaient fait fausse route.

— Expliquez-vous, ma mère, dit Mme Deltel ; Lucien aime-t-il réellement ? Mais non, ce ne peut être qu'un caprice.

— Lucien aime réellement, Valentine ; c'est un grand et puissant amour qui s'est emparé de son cœur.

— Ma mère, dites-nous donc le nom de la jeune fille.

— Je l'apprendrai pas à vous la nommer, si toi et ton mari avez été plus clairvoyants ; vous auriez remarqué, comme moi, l'effet que produisait sur Lucien Emilienne Lormont.

— Emilienne ! s'écrièrent en même temps le docteur et Valentine.

— Etes-vous donc si étonnés ? demanda Mme Villareceau ; pourtant, vous devez comprendre, il me semble, que cette jeune fille ait inspiré à Lucien un violent amour.

— Elle est sans nom, sans famille, murmura Mme Deltel.

— Comme elle réfléchissait à la façon dont elle entamerait sa négociation, le roulement d'une voiture dans la cour lui annonça le retour des deux époux.

Quelques instants après, ils entra